

# Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

**LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 44**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>  
NOVEMBRE 2019 ISSN 2431-1979

LES PROPOS D'UNE  
LECTRICE  
ENTHOUSIASTE

## Violette Leduc, une affamée d'amour

LIRE PAGES 3 et 4



## Virginia Woolf, j'adore !

Un été, après avoir beaucoup marché dans Londres, je me reposai Russel Square, et là, feuilletant une biographie de Virginia Woolf écrite par une jeune universitaire de Liverpool, Alexandra Harris<sup>1</sup>, je ressentis comme un coup de foudre qui me détermina à entrer dans l'intimité de l'auteur de *Mrs Dalloway*. Virginia Woolf n'était pas pour moi une étrangère, et encore moins une inconnue, mais sa présence s'imposa – je ne crois pas aux fantômes – en un lieu qui lui était familier. Virginia Woolf m'envoûta absolument, irrésistiblement.

LIRE LA SUITE PAGES 2 et 3



**Virginia Woolf en 1902**

Photo de George Charles Beresford (1864-1938)

*Virginia se demande si cela existe, l'écriture féminine, la phrase féminine – tiens, deux mots féminins, se dit-elle, bien sûr que non, elle ne se dit rien puisque la langue anglaise là non plus ne se pose pas la question, voilà qui explique sans doute beaucoup de choses. Il s'agit d'écrire comme une femme qui a oublié qu'elle est une femme et n'a donc plus besoin de s'en cacher.*

Emmanuelle Favier, *Virginia*, Albin Michel, 2019

# Virginia Woolf, j'adore !

## Bizarre, Virginia Woolf ?

Après ce séjour londonien je me mis à dévorer son *Journal*. Un peu plus de 1500 pages dans l'édition française<sup>2</sup> ! Un passage daté du 18 février 1922 m'intrigua : « Le seul intérêt que je présente en tant qu'écrivain réside, je commence à le voir, dans une personnalité bizarre, et non dans une force, une passion, ni rien de remarquable<sup>3</sup>. » Bizarre, Virginia Woolf ? Elle a beau souligner dans un petit essai sur la liberté des mots qu'aucun écrivain « ne voudrait imposer son propre misérable caractère, ses secrets et ses vices sur le lecteur<sup>4</sup> », il m'est difficile, en la lisant aujourd'hui, d'écarter ce mal qui la conduisit le 28 mars 1941 à se jeter dans l'Ouse, accomplissant ainsi ce qui, selon ses propres mots, lui paraissait « la meilleure chose à faire<sup>5</sup> », et qu'elle évoque dès son premier roman *Traversées* en décrivant l'esprit de Rachel « pareil au paysage extérieur lorsque, sombre sous les nuages, il est impitoyablement cinglé par le vent et la grêle<sup>6</sup>. » Une autre page de son *Journal* exprime encore mieux sa souffrance : « L'effet physique est celui d'une vague douloureuse s'enflant dans la région du cœur ; elle me ballote. Je suis malheureuse, malheureuse ! Mon Dieu, je voudrais être morte ! [...] Encore la vague ! La souffrance irrationnelle. Le sentiment d'échec... [...] Est-ce que tout le monde connaît cet état d'esprit ? Pourquoi ai-je si peu d'empire sur moi-même<sup>7</sup> ? »

## La jeune fille qui « lisait selon ses choix »

Ce qui me frappe (et m'attire) chez Virginia Woolf, c'est l'immense culture littéraire dont son œuvre témoigne dès le début, quand on sait que les deux sœurs Stephen, Vanessa et Virginia, n'eurent pour éducateurs que leurs parents, mais, comme elle le souligne elle-même dans *Traversées*, « ce système d'éducation avait un grand avantage. Il n'enseignait rien, mais il n'élevait pas d'obstacle devant le talent réel que d'aventure l'élève pouvait posséder<sup>8</sup> ». Sans doute peut-on dire de Virginia Woolf comme de Katharine dans *Nuit et jour* que « sa toute première conception du monde incluait un cercle de personnages augustes auxquels elle donnait les noms de Shakespeare, Milton, Wordsworth, Shelley<sup>9</sup> ». Ce qui est sûr, c'est qu'elle lut beaucoup, et son premier roman, *Traversées*, le montre. Nous y trouvons sous sa plume aussi bien Anne, Emily et Charlotte Brontë que John Donne, Alexander Pope, Jane Austen, Thomas Hardy ou Oscar Wilde, sans oublier William Cowper, poète du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont Rachel dans *Traversées* se dit « rasée<sup>10</sup> ». Du côté des classiques grecs, citons Sapho et Pindare, et du côté des étrangers, Ibsen et Maupassant. Des

philosophes aussi tel que George Edward Moore dont on sait qu'elle lut les *Principia Ethica* en 1908, et c'est cet ouvrage qu'elle met, semble-t-il, entre les mains de Mrs Ambrose qui, entre quelques points de broderie, « regardait de côté et lisait une phrase touchant la Réalité de la Matière, ou la Nature du Bien<sup>11</sup> ». On peut croire comme une expérience vécue ce que Virginia Woolf écrit de Rachel, à savoir que, jeune fille, elle « lisait selon ses choix<sup>12</sup> ».



Leslie Stephen et sa fille Virginia

Photo de George Charles Beresford

**Virginia Woolf lectrice de J. Joyce, K. Mansfield, Vita Sackville-West et Marcel Proust**  
Virginia Woolf dont il faut rappeler ici qu'elle épousa en 1912 Leonard Woolf – éditeur au début des années 1920 d'écrivains comme T. S. Eliot, E. M. Forster, Maxime Gorki et Sigmund Freud – fut toute sa vie une grande lectrice. Et une critique littéraire redoutable comme en témoigne ce jugement sur l'*Ulysse* de James Joyce consigné le 6 septembre 1922 dans son *Journal* : « J'ai terminé *Ulysse*, et je trouve que c'est un coup manqué. Le génie n'y manque pas, certes, mais il n'est pas de la plus belle eau. Le livre est diffus. Il est saumâtre. Il est prétentieux. Vulgaire aussi, et pas seulement au sens ordinaire, mais au sens littéraire. Je veux dire qu'un écrivain de grande envergure respecte trop l'art

d'écrire pour vouloir truquer, choquer, faire de l'épate<sup>13</sup>. » Peut-être faut-il croire l'auteur de *La Chambre de Jacob* quand elle écrit que « la beauté définitive d'une œuvre écrite échappe aux contemporains » et qu'« ils devraient au moins [...] tomber à la renverse ; et cela, ajoute-t-elle à propos d'*Ulysse*, je ne l'ai pas fait<sup>14</sup>. » Virginia Woolf n'est guère plus tendre avec Katherine Mansfield qu'en 1918 elle assassine à propos de *Félicité* : « Je ne vois vraiment pas comment on pourrait encore lui faire confiance en tant qu'écrivain et même en tant que femme, après cette sorte d'histoire. Il va, je le crains, me falloir admettre que son intelligence n'est qu'une très mince couche de terreau, d'à peine un ou deux pouces, recouvrant un roc très stérile<sup>15</sup>. » Avec Vita Sackville-West la séduction joua tout de suite. Après une visite de la romancière, le 15 septembre 1924, elle écrit : « C'est une grande dame, avec tout l'allant et le courage des aristocrates, et moins de leur puérité que je ne le pensais. Elle nous a laissé une nouvelle que je trouve assez intéressante. Il est vrai que j'y vois mon propre visage. Mais son style est maintenant plus dépouillé ; on y entrevoit même une lueur qui pourrait bien être celle de l'art ; c'est du moins ce que je pense ; et vraiment, j'admire son talent et sa sensibilité ; car n'est-elle pas mère, épouse, grande dame, maîtresse de maison tout en noircissant du papier<sup>16</sup> ? » Grande admiratrice de *La Princesse de Clèves*, Virginia Woolf ne l'était pas moins de Marcel Proust : « Ce qu'il y a de remarquable chez Proust, c'est cette combinaison d'extrême sensibilité et d'extrême acharnement. Il scrute le papillonnement des nuances jusque dans leurs plus infimes composants. Il est aussi solide qu'une corde de violon et aussi subtil que la poussière des ailes du papillon. Et j'imagine qu'il va à la fois m'influencer et me mettre en fureur à chaque phrase que j'écrirai moi-même<sup>17</sup>. »

Virginia Woolf, j'adore !

📖 1. Alexandra Harris, *Virginia Woolf*, Thames & Hudson, 2011. 2. Virginia Woolf, *Journal intégral 1915-1941*, traduit de l'anglais par Colette-Marie Huet et Marie-Ange Dutartre, Stock, 2011. 3. VW/J, p. 432. 4. Virginia Woolf, « Artisanat ou Les mots doivent avoir leur liberté », in *Le cinéma et autres essais*, Les Éditions de Paris, 2012, p. 41. 5. Lettre à Leonard Woolf in Virginia Woolf, *Œuvres romanesques*, édition publiée sous la direction de Jacques Aubert, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 2012, Lettre à Leonard Woolf, II, p. XXIII. 6. *Traversées*, traduction par Jacques Aubert, VW/Œ, I, p. 226. 7. VW/J, p. 657. 8. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 29. 9. *Nuit et jour*, VW/Œ, I, p. 409. 10. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 30. 11. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 27. 12. *Traversées*, VW/Œ, I, p. 122. 13. VW/J, p. 458. 14. VW/J, p. 458. 15. VW/J, p. 175. 16. VW/J, p. 553. 17. VW/J, p. 570.



LES PROPOS D'UNE LECTRICE ENTHOUSIASTE

## Violette Leduc une affamée d'amour

Écrire, pour Violette Leduc (1907-1972), c'était « gagner [sa] vie comme les croyants gagnent leur paradis<sup>1</sup>. » Tout un vocabulaire religieux affleure d'ailleurs dans l'œuvre de l'écrivain. Ouvrons *La Bâtarde* :

J'allumais des cierges en pensée pour *Vogue*, *Fémina*, *Le Jardin des modes*, j'éclairais d'intimité le pays mystérieux de la grande couture, celui des robes et des manteaux visibles dans mes bréviaires, invisibles dans nos rues<sup>2</sup>.

Cierge, bréviaire, et un peu plus loin nous lisons : « Je recevais le baptême de l'élégance<sup>3</sup>. » Ce n'est pas tout. Celle qui, évoquant le temps où elle était jeune fille, se présente comme « une demoiselle sans foi<sup>4</sup> », aime les églises (et pas seulement la cathédrale d'Albi, *Trésors à prendre*). C'est dans une église qu'un lundi de Pentecôte elle se réfugie : « Trouvé un endroit dans lequel je peux m'absenter<sup>5</sup>. » Mais il y a, obsédant, désespérant, irritant ce silence de Dieu :

Je me demande où est Dieu. Est-ce en lui que je me désespère ? Inventons Dieu puisque nous inventons des prières. Faites que je n'humilie pas, faites qu'on ne m'humilie pas. Enlevez-nous notre pouvoir d'humilier. C'est pis que tuer. Il n'est jamais trop tard pour bien faire. C'est à vous que je parle, Dieu. Vous n'écoutez pas. Jusques à quand serez-vous absent<sup>6</sup> ?

« Chercher Dieu, quel labeur<sup>7</sup>. » Le mot est de Violette Leduc. Enfant, sa grand-mère l'emmenait le dimanche à la messe, et ses jeux en étaient imprégnés :

La messe, les gestes des prêtres, ceux des enfants de chœur, le récitatif, le latin chanté... Mon théâtre à six ans. Je couvrais une caisse avec un linge blanc, j'enjolivais avec des dentelles, je disposais dessus des vases, des cailloux, mes reliques, j'inventais du latin, je le chantais, je le psalmodiais, je me prosternais, je baissais la tête, j'ouvrais, je fermais le livre de messe de ma grand-mère, je le noircissais, je le graissais, je le déchirais sans le vouloir. J'avanciais, je reculais, j'ouvrais mes bras, je bénissais l'air de notre chambre avec des signes de croix onctueux. Je ne récitais pas le Notre Père, le Je vous salue Marie que ma grand-mère m'avait appris. Je préférais mon charabia, mes *vobiscum* que j'étais le plus longtemps que je pouvais<sup>8</sup>.

Plus tard, Berthe Leduc décida que sa fille, fruit d'un amour impossible, embrasserait le protestantisme que la famille de son père, mort en 1916, professait : « Il était protestant, tu seras protestante, me dit ma mère<sup>9</sup>. » L'expérience ne fut pas concluante, et elle en eut « franchement assez du temple protestant ». Ce n'est pas qu'elle niait Dieu, mais elle ne le situait nulle part. Alors, « en semaine, [elle entrait] quelquefois dans les églises comme un chimiste recommençant la même expérience<sup>10</sup>. » La religion dans ses formes traditionnelles l'ennuyait. Une amie catholique pratiquante, Julienne dans *La Bâtarde*, l'invite, un jour, à une rencontre organisée par un groupe de chrétiens :

Une jeune fille au visage ardent et ascétique d'Espagnole, avec des macarons de cheveux noirs luisants sur les oreilles parla de la lecture des Petites Heures, de la lecture du Petit Office. Elle parla aussi de théologie, le sandwich englouti. Je ne comprenais pas, je ne cherchais pas à comprendre. Le visage de la jeune fille devenait si fiévreux que je confondis bientôt la religion avec la phtisie galopante<sup>11</sup>.

Violette Leduc ne sentait pas le besoin d'intermédiaire pour s'adresser à Dieu. La « prière » qu'elle lui adresse au moment de la déclaration de guerre est touchante par son humanité quand autour d'elle tout vacille :

Mon Dieu vous n'êtes pas sot. Vous nous l'avez prouvé. Vous pouvez tourner une tête. Tournez les têtes du côté que vous voudrez, là où il n'y a pas de guerres. Mon Dieu ne m'enlevez pas mon enveloppe de chaque mois, ma machine à écrire qui ne m'appartient pas, ma gamelle, le réchaud qui m'évite des frais de restaurant. Mon Dieu faites que ma petite vie de Levallois à Notre-Dame, de Notre-Dame à Levallois continue<sup>12</sup>.

Il y a dans la vie et l'œuvre de Violette Leduc comme une attente pathétique de Dieu : « Seigneur, dites-moi [...]. Je ne vous demande que cela. J'écoute. Vous êtes dur<sup>13</sup>. » Marcel et Elise Jouhandeau ne se trompaient pas en voyant dans *L'Affamée* une « poésie qui mène aux sources du Créateur<sup>14</sup>. » Ne lisait-elle pas Jean de la Croix, Thérèse d'Avila et Jan Van Ruysbroek ? Le jour de son enterrement, le 31 mai 1972, on bénit son cercueil à l'église de Faucon et on sonna les cloches. Violette Leduc n'était pas une sainte, mais une affamée d'amour. Et ce n'est pas si mal !

1. *La Bâtarde*, L'Imaginaire/Gallimard, p. 375. 2 *Ibid.*, p. 202. 3 *Ibid.*, p. 202. 4 *Ibid.*, p. 79. 5 *L'Affamée*, Folio/Gallimard, 2013, p. 80. 6 *La Bâtarde*, p. 270. 7 *Ibid.*, p. 76. 8 *Ibid.*, p. 36. 9 *Ibid.*, p. 75. 10 *Ibid.*, p. 79. 11 *Ibid.*, p. 284. 12 *Ibid.*, p. 305. 13 *L'Affamée*, p. 104. 14 Cité par Carlo Jansiti, *Violette Leduc*, biographie, Grasset, 1999/2013, p. 160.

Cet article a précédemment été publié dans *Flodoard*, bulletin de la bibliothèque Jean Gerson (Reims).



Violette Leduc